

I
AVÈNEMENT DE L'OPIUM

Le capitaine Nemo, vit-il encore ?
JULES VERNE

Celui qui a baisé ces lèvres,
plus

jamais

Celui qui a contemplé
l'immense désert qui brille sur cette Lune,
ses trésors enfouis.
Mué par sa lumière qui baigne tout d'un autre
sens,
il sait qu'il n'a plus
qu'un adversaire digne de lui : c'est
l'Inconnu.

Et il se laisse entraîner par cette extase
jusqu'à sentir qu'il se dissout
dans l'abondance du mouvement

de quelque chose

qui est plus
que
la vie.

L'ensorcelante architecture de la Civilisation.
Toucherions-nous tant de splendeur sans
lui appartenir ? Cette Beauté, qui nous étreint
comme les ailes de ce cygne qui féconda la femelle,
nous engloutit dans son tourbillon de bonheur.

Oh. Qu'il nous emporte.

Oui, comme
le sacrifié de la société.
Pierre de passion.

Nous sommes sa chair.

En quelque lieu de cette lame d'insomnie niche
(Entends-tu cette respiration dans l'obscurité ?)
ce dont pour vivre nous requérons la présence
là.

Oui, là, comme le soleil ou la mer.

Qui éblouit le sage et enténébre le barbare.

Ah, cet Enchantement

apaise

tout ce qu'il lacère, non plus notre mémoire, bien qu'il
l'oigne d'un baume très doux, mais
il calme quelque chose en nous,

dont nous ignorons la nature,
mais qui laboure la chair.

La Musique, l'Art, la Poésie,
mystérieuses offrandes sur un autel impénétrable.

Peut-être, aussi,
l'affreux rire de l'idiot.

Je livre mon esprit à son silence écorché vif,
je savoure les sucs qui émanent de son sexe,
il humilie mon ego,
sa Grâce monte dans mon corps et mon intelligence.

Cette plénitude qui vient

d'où ?

faisant table rase de tout ce qui n'est pas sa grandeur,

et qui maintenant me traverse

et se perd
dans le futur.

II
EIN RÄTSEL IST REINENTSPRUNGENES

*Era una noche azul, serena, clara,
Que embebecido en plácido desvelo,
Alcé los ojos en tributo al cielo*
NICOMEDES PASTOR DIAZ

*Van los vagos acordes de mi lira
entre el rumor universal dispersos*
FROILAN TURCIOS

Elle est Nature, non sentiment,
a dit Quevedo de la Mort.
Et voici son visage, ses yeux qui hypnotisent
comme le feu,
son air épais comme du verre broyé,
son trou irrespirable
où il s'est un jour trouvé.

Non ! Dehors, putain ! Car ce n'est pas à ta coupe
que je dois boire l'ivresse que je désire.

Je boirai à la coupe de Venise.
Je laisse sa beauté m'envelopper
comme l'odeur de certaines femmes,
et mettre sa langue au goût de rouge à lèvres et de sperme
dans ma bouche. J'aime ce vin.

Je dois, je le sais, respecter la voracité de cette bête sauvage.
Livrer ma chair à Venise.
Je passe la main sur les murs rougeâtres qui se défont.
Dans l'air mouillé de ce soir d'Automne
je sais que cette ville est ma défense
contre la Mort.

Comme sa beauté célèbre dans la pure transparence
des effluves marins, au-delà
du temps, je sais que mon admiration
pour elle, m'unit
à son destin.

Quel fabuleux butin
sous le saphir des cieux.
Le voile d'or brûlant du crépuscule
que déchire un oiseau. La nudité joyeuse
de la lumière
dans laquelle tremble le jour
comme un fil d'araignée.
Tout ce qui survient immensément et se dépose.

Vaudrais-tu, ô Mort, pourrais-tu

plus que l'assurance de ce que je suis qui m'enracine ici ?

Rien que tu ne puisses me montrer,
ni les fastueux tigres de ta haine,
ni cet instant où tu habites le silence des Sirènes,
les souterrains dépouillés où tu promets l'apaisement
de toute douleur,

tu ne peux

rien parier contre moi
si cette ville me défend,
si Venise me garde contre le Néant,
si mon amour pour elle me sauve.

Ville aimée.

Comme si quand on doit l'adorer
elle s'offrait dans sa forme la plus belle,
et en adorant l'incompréhensible, j'humilie
ma volonté. Et seuls
mes sens

brûlent

devant cette Beauté
comme l'haleine de Dieu dans un miroir.

III
APPUYÉE À LA PORTE DU BORDEL

Hiel sabrosa, dulce agrura
RODRIGO COTA DE MAGUAQUE

*Her eyes are sweet and subtle,
wild and sleepy*
THOMAS DE QUINCEY

Ses derniers mots
furent

Peu
pis, mon amour.
Il nous restera toujours les grands magasins.

Et ainsi je la vis s'éloigner. Sans
se retourner.
Sûre, Dieu seul le sait, de quelle cosmogonie.

Une fois de plus, je pensai : Toujours
elles partent, et toujours
trop tard.

Quelques semaines auparavant, si elle t'avait
demandé : Mets le feu
au Prado, tue pour ce vagin,
je ne sais pas si tu ne l'aurais pas fait.

Que n'aurais-tu donné
pour sentir t'appartenir son désir,
le vagin de ces yeux, de cette bouche, de cette attitude. Parce que ce sortilège
qu'elle était à cet instant-là
te désirait.

Et des semaines plus tard elle n'est plus rien.

Tu peux la regarder avec indifférence.
Tu peux la voir partir sans souffrance. Et
même,
à l'abri,
enthousiasmé.

V
JEUNESSE DIVIN TRÉSOR

Gemme of all joy, jasper of jocunditie
WILLIAM DUNBAR

Muchos siglos de hermosura
en pocos años de edad
LUIS DE GONGORA

Haec Veneris sedes
MARCUS VALERIUS MARTIAL

Il est bien loin le bar
où,
indéchiffrable
un garçon fait la caisse.

Dans la pénombre infâme,
douceuse comme
certaines liqueurs, tu vois ton visage
passer dans un miroir, et, un peu au fond, elle,
qui dit au revoir à quelqu'un.

Le portier appelle un taxi. Mais, non.

Vous préférez vous promener ; ce baiser de l'air frais.

Tu contemples sa façon de marcher, comme elle se meut.

Qui peut-ce être ?

Et après ?

qu'importe ? Une très belle statue devant laquelle
sacrifier. D'autres viscères où tu vérifieras

quoi.

Cela ne fait pas une demi-heure,
à une autre table, tout près,
elle buvait encore avec quelqu'un. Quelqu'un qui tarda
moins
à sortir de sa vie
que la glace à fondre dans son gin-tonic.

Alors elle te regarda.

Ces yeux, et son sourire,
passèrent sur son détachement comme
le crépitement de la Lune dans les marais initiaux.

Quand elle se leva et se dirigea vers le bar,
tu l'imagineras à dos de dauphin,
sur les eaux sacrées.
Ah, étreindre ce corps,

en jouir,
baiser cette bouche et écouter dans l'âme
la musique que Marc Antoine entendit cette fameuse nuit,
le Cortège du Dieu, jouant pour toi
un instant
avant de se perdre de nouveau
en quête d'autres hommes.

Mais cela n'a plus aucune importance.

Parce que l'asphalte brille
comme la mer dans la nuit,
et qu'elle s'enfonce vers l'au-delà
ses chaussures à la main, et riant, pieds nus.

IX
VIZARD

— *Pèntiti.*

— *No.*

LORENZO DA PONTE — MOZART

RIGOLETTO — Ah, la maledizione !

FRANCESCO MARIA PIAVE — GIUSEPPE VERDI — MAC-NEIL

Ô nuit incandescente qui descend.

Qui d'elle-même brûle.

Les mers immobiles

de leur blanche de la Lune

qui verse

ses flots d'argent

sur celui qui veille.

Oui, contemple

comme claquent les queues

de l'abondance.

Mais même ainsi — réponds ! — en es-tu certain ?

Tout semble

embaumé

sous cette lumière comme un aimant.

Son éclat, étranger, sans nous unir à son destin, se

confond

dans l'incompréhensible de notre existence sous cette voûte.

Tout le firmament est pris de sueur froide.
...Et ce mugissement,
ce mugissement qui vient de sous le monde.
Quelles bêtes sauvages luttent pour sortir ?
Le « futur sauvage », *the all-hair hereafter*
de *Macbeth*.

La Mort — quelle santé ! — grossit, rit.

L'or est plein de serpents.
Tout est lisse.

La Civilisation est une vitre
que tu traverses en en faisant
des miettes. Et
alors :
L'Autre Côté, la lie de l'abîme.

Et même ainsi, y aurait-il une jubilation qui ne
palpitât pas
dans nos entrailles ?
Pas même le firmament n'est plus insondable que notre âme.

Je ne suis fils d'aucun Dieu,
et ne suis plus que désespoir.

Dans la nuit épaisse comme un bourbier,
la phosphorescence mystérieuse
se hérissé comme le venin du cobra.

En le regardant

je lève mon verre

et trinque

pour l'animal du monde.

XVI
THE CROWN O' THE EARTH DOTH MELT
OU
LE POÈTE FÊTE ENTHOUSIAMÉ SON MEMBRE VIRIL

Ufano, alegre altivo, enamorado
ANTONIO MIRA DE AMESCUA

*Niágara undoso,
Sola tu faz divina ya podría
Tornarme el don divino*
JOSE-MARIA DE HEREDIA

How much he has loved
JEB STUART

Pourquoi ne ressens-tu rien, pourquoi n'éprouves-tu nulle
pitié
devant ce paysage de boucles blondes coupées de femme
flottant sur les eaux,
ô, mon ami,
comme j'envie ton immense orgueil.
Cette main de feu qui étrangère à toute autre considération
m'arrache le ventre,
m'écorche vif de l'intérieur et lance
ces dépouilles au-delà

de la vie.
Vol glacial dans le soleil
des sens, toi, morceau de chair frémissante, aimée,
pierre qui brille dans l'insomnie
des fous, nuit obscure de l'âme, ossature océanique
de la luxure.

Quand je te vois là
résolu comme Nemo dans son Nautilus,
au-delà de moi, de tout, attentif seulement à l'insondable
réponse que la puissante Fin
enterra sous notre masque. Vague de sel qui aveugle
sur les paupières
bouffies de ce vent
inconnu. Quand, amour de ma vie, ma patrie, mon cheval, mon épée,
je regarde ces abîmes carnivores
qui t'entourent, tes ailes,
l'écume sauvage de ta liberté,
et que je te contemple, là, dur, droit, orgueilleux,
ta tête de brouillard froid
avançant à l'aveuglette dans les solitudes
déchirées de la femme,
perçant sans âme ces ténèbres, me couronnant
de bonheur sur le silence sacré
et minéral de ces entrailles,

alors,
tout le reste, depuis mon cœur assassiné
qui tremble dans la nuit de l'Univers

comme la flamme d'un cierge dans la brise,
à ce cerveau qui sombre peu à peu dans l'horreur, tout en moi, mains, bouche, yeux
t'adorent, te prennent pour guide, toutes les souches nuptiales
de l'anéantissement, s'humilient
devant tes joyaux. Donne-moi, oh, donne-moi
ta férocité, l'eucharistie de ta Lune
assassine, la brûlure de ta tempête,
revêts-moi de ta splendeur.
Si je dois être ta nourriture, mange.
Si tu hais les cendres que je suis de ce qu'un jour
j'ai rêvé, mutile-moi, châtie-moi, oblige-moi
à aller avec toi jusqu'à ces transparences de l'or
enterré dans le ciel.
Sur l'immense trahison
chaque fois que je néglige
tes intérêts, pardonne-moi.
Laisse-moi baiser tes abîmes,
colonne de la joie,
laisse-moi aller avec toi sur les plages
démessurées et solitaires de la Mort.

Ah, mon aimé, comme ta mémoire est pure.

Qui, qu'adores-tu ?
Que puis-je atteindre quand tu adores ?

Oui, que ta mémoire
est limpide, qu'elle est pure.

Toi, si tu entends

croître l'herbe de l'Histoire.

XVII
MAGNIFICAT

*Je rêve à tout cela, dans le tiède brouillard
nocturne...*

LOUIS BERTRAND

Dixit et ardentes avido bibit ore favillas
MARTIAL

Ah, Désespoir. Quelle lenteur, avec quel
calme
tu cloues tes ongles de porcelaine
dans l'âme.

Ta blancheur de lèpre
se fraye un chemin dans mes nerfs.
Depuis quel abîme de moi-même
cette saumure d'horreur qui tend,
cette asservissante sensation de goût, sainteté
de l'angoisse ?

Me réjouir là-bas,
attendre les blessures de cette
palpitation, les interroger
comme les anciens les viscères des animaux.

La lucidité éclairée par ce spasme
est la racine de vie.
Quelque chose qui me cloue à la terre,
d'indestructible, de sûr. La garde
du monde.
Inviolable.

Dans le fond
de cette horreur, je sais qu'il y a quelque chose
à quoi m'accrocher. Cette ivresse
inhumaine
me rend libre.

Cette abjection n'a pas besoin de Dieu.

Et je m'aime,
J'aime cette destruction radieuse
au-delà de laquelle, à la fin, je ne vois plus rien.

XIX
LA MAISON DES MORTS

*Press close, bare-bosom 'd night - press close
magnetic nourishing night*
WALT WHITMAN

On ne respecte même plus
les toilettes pour hommes. Le problème
n'est pas de descendre en esquivant
des cadavres ; Finalement, tu te mets à penser
aux NOCES DE FIGARO, à Nabokov, à Rome.
Mais il est difficile, franchement,
d'uriner quand tu entends
les gémissements, des soupirs — « Encore ! Encore ! » —
d'un de ces imbéciles
et que tu contemples le spectacle sublime
d'une chevelure blonde d'adolescente agenouillée
contre un ventre aux blue-jeans sales,
largement écartés sur une cuvette de waters.
Il faut aussi prendre garde de se piquer
avec une seringue ou de glisser
sur quelque vomi, ou même
sur des sécrétions plus intimes. Mais

si tout va bien, et que tu retournes
au bar, comme
tu appartiens
à un autre monde, et que cela te suffit, c'est suffisant
pour croire encore
aux trois ou quatre choses dont il faut être sûr,
alors tu peux contempler
la ruine de cette société
sans trop en souffrir,
voire,
bien des fois,
avec mépris, comme celui qui marche dans une rue
et écarte d'un coup pied le cadavre d'un rat. Tu n'es tout de même pas
sorti
cette nuit
voir un Velázquez, ou parler avec Borges, mais
prendre un verre, histoire de ne pas rompre les liens
avec les événements. Tandis
que tu demandes une autre vodka, tu regardes
les corps qui s'agitent de manière spasmodique
sur une piste, tu t'arrêtes
à considérer les vêtements, les maquillages, quelque chose
qu'il y a sur les visages postérieurs
à 1980. Parfois,
avec de la chance, une
adolescente ressent de la curiosité
pour une expérience rare avec un être d'une espèce en voie d'extinction,
et comme elle est souvent mignonne, elle te permet
d'user de sa beauté, qui, accompagnée par tes mythes

tes obsessions et un particulier
raffinement culturel,
bien que l'échange (malgré tous tes efforts)
ne puisse être intense, mémorable, sert
au moins à vérifier une fois de plus
qu'il n'y a pas deux vagins semblables.
De toutes manières, il est normal
de s'ennuyer, de maudire
ce qui t'a amené à fouler ce lieu,
cette jeune fille même, et que
tu aies envie de partir, de retrouver
ta couche, t'allonger seul dans la nuit profonde
et tandis que tu écoutes en fumant une vieille chanson de
Billie Holiday
ou Trixie Smith avec Buster Bailey et Armstrong,
ou la Callas, ou bien Bach,
selon la manière dont cela se présente à cette heure, Dieu,
tandis que tu contemples ta mémoire
et c'est comme si tu frôlais
le bout de ton doigt sur sa cicatrice,
et tu bois lentement, et tu entres
dans cette lucidité alcoolique...

...Eh bien, bon, comme je disais
le problème est d'uriner
en paix, et pour cela il faut se concentrer
sur le trou de la porcelaine, ne pas permettre
qu'aucun bruit t'interrompe,

mouvoir délicatement ta main en dirigeant le jet
de sorte qu'il puisse même dessiner des mots
et même, si tu as beaucoup bu, un vers
—*Tate's hidden ends eyes cannot see*,
de Fletcher, par exemple, va bien—.
Puis, de nouveau, esquiver
les coïts de zombies, les zombies
tout seuls, les liquides gluants, les regards morts, et
retrouver le bar, se faire entendre
par le macaque qui sert les boissons,
boire trois, quatre
verres
plus, jusqu'à te sentir blindé.

Alors tu sors dans la rue,
les pneus des voitures font un bruit
sur l'asphalte mouillé qui
t'émeut, et, ah, comme la nuit
brille, le fond de la nuit,
de même que Rilke disait
que chez les serpents le venin brille.

XX
HIÉROPHANIE OU CÉRÉMONIE
DE LA SIRÈNE

Crepusculallas
FRANCISCO DE QUEVEDO

*Wunderbar ist die Gunst der Hoherhabnen und niemand
Weiss, von wannen und was einem geschieht von ihr*
FRIEDRICH HÖLDERLIN

*Right in front of me, not half a mile
away, I beheld the "Hispaniola"
under sail*
ROBERT LOUIS STEVENSON

Imaginez-vous la piscine d'un hôtel
sous les cieux lents de la Sicile.
Dans la stridulation des cigales à l'heure de la sieste
jusqu'à l'ombre brûlée des arbres.
Sous un olivier un homme livre sa chair à la somnolence
de cette heure.

Soudain,
les braises de l'instant sont agitées

par un barbotage qui lui fait ouvrir les yeux.

Il regarde, et devant lui
contemple un visage heureux qui émerge
avec un sourire troublant
des eaux bleues.

La créature sortit de la piscine. Elle passa lentement devant l'homme.
Solitude lunaire de la beauté,
évanescence, miracle, butin du monde,
perle parfaite, ensorcelante, avec cette
fastueuse qualité de soie
de jeunesse, fraîchement sortie
de la brutale chrysalide enfantine
comme un être fabuleux, flux de Venus.
Elle passa lentement,
et s'étendit, non loin de lui, au soleil.
La lumière brillait sur sa peau mouillée. Et ce sourire sur sa
bouche, ces yeux perdus.

L'homme pense : « C'est quelque chose de métaphysique. En soi-même,
qui se réjouit en son existence miraculeuse
et qui offre à ce soleil de Dieux
l'orgueil de son existence ».
Durant un long moment l'homme la contemple.
Il se délecte en admirant
sa peau luxueuse, depuis ce cou
de perdition
jusqu'à l'éclatante courbe de ses fesses ;
le pouvoir mythique de ces jambes brunes,

le duvet blond qui brille,
son ventre creux, ambigu,
sa bouche, qu'il rêve chaude,
ses yeux, qui soudain s'ouvrent, et regardent,
regardent le monde
voulant en faire sa conquête.
L'homme se sent comme sous l'effet d'un narcotique. Il se
dit « Étaient-ils ainsi ce sourire
et ces yeux, ce
soir de sang et de poussière
sur cette
muraille lointaine ? »
La créature, lentement, s'étirant
comme si elle se dégoûdissait
dans son lit, au réveil, tourne
son visage vers lui.
Ces yeux brillent comme la mer.
Quelque chose de sauvage niche dans cette chair, comme
si palpait
dans la force aveugle qui fit le monde,
cette première lumière qui sépara les ténèbres.

« Être mystérieux — pense l'homme —
qui flottes sur ma vie
comme la Lune sur le grand calme des mers,
où conduis-tu mon désir ? »
Alors, elle se leva. Elle passa
à côté de moi. Je sentis son odeur.
Ses yeux me frôlèrent.

Entre ses lèvres brillèrent de petites dents.

Je la vis s'éloigner vers le bar.

« Ou peut-être — dis-je — n'es-tu rien venu
me donner ni me demander.

Seulement que je te contemple
et repose dans ce sortilège de ce que je suis devenu. »

C'était la Beauté. Création sans ombres, chair
glorieuse, non
seulement pour l'aimer,
pour jouir de sa grâce, mais
pour la vénérer comme l'un de

ces

sommets de la vie
où il semble que la Nature rende
hommage au mystère de son origine.
« Amour... », dis-je.

Et je tendis les mains vers toi.
Mais je ne touchai que de l'air enflammé.

Mais comme si la force de cette invocation
avait été une main caressant sa nuque,
la créature se retourna
et me regarda. Ses yeux
rurent. Elle se pourlécha. Ses dents brillèrent au soleil.
Et ce fut comme si l'air s'était fait toile
et qu'en elle ta beauté avait laissé son exsudation d'or.

Alors je compris.
Ce n'était pas que du Désir. Ou c'était un Désir qui
brûlait
au-delà de toi
ce qui embrasait mes entrailles et ma mémoire.

Ce que cet être me donnait
c'était la dissolution dans l'instinct
— comme le sang chaud de l'animal chassé —, la tension
même de l'Art. Où
me fondre.

L'anéantissement dans la Beauté.

« C'est la flamme qui éclaire
les cavernes de la Mort », me
dis-je.

Et cet homme t'adora comme un Dieu.

XXIII
ALADIN'S PROBLEM

La lune se lève,
O route en grand rêve !...
JULES LAFORGUE

J'ai vu s'éteindre un nouveau jour.
Et la beauté du crépuscule
m'a de nouveau ému.
J'ai un bon livre entre les mains,
et ses pages, et Mozart, et le silence de la nuit
m'assurent le bonheur.
Il n'y a personne devant qui je doive me taire
si ce n'est que je me sousmets librement
à sa plus haute intelligence,
à sa plus grande bonté.
Je peux dire
comme Christine de Suède dans cette lettre
à Chamut : Mon bien
de dépend pas de la Fortune.

et XXIV
À VOUS PARLE, COMPAINGS DE GALLE

*Como se passa la vida,
como se viene la muerte
tan callando*

JORGE MANRIQUE

*Piensa, ya sin asombro, que esa cara
Es él*

JORGE LUIS BORGES

La Nuit brille comme les os de la fureur.
Polie par son halo la membrane de la mer
est traversée par un claquement de lumière
qui saute sur cette lame aveuglante
et reste figé sur l'éclat de l'argent.
Dans le silence calciné j'écoute
la rumeur de l'écume — comme des ongles une toile —
déchirer la pétrification du paysage.
Le vent passe sur cette image morte.
Les dais de la nuit craquent.
La Lune frappe comme des coups de fouet
sur les galets de la plage.

Quelque chose en moi

ah ce crin épais et dur,
se fraye un chemin.

Comme si seulement dans ces fissures de la vie
mon existence touchait son ultime raison.

Nuit d'où partent
de très profondes racines, ô excessive, ô magnanime.
Comme si du fond de quelque chose que nous savons
mais qui habite en nous,
nous unissait à toi un vaste fleuve de vie,
d'ivresse et d'étonnement d'exister.
Tes parois sont âpres
comme celles de la Folie.

Tous les sens,
tendus comme l'odorat du loup,
traversent ton caillot brutal et touchent presque
l'immense brutalité qui a éclairé cette expansion.

Mais si sur cette succion nue et incompréhensible
nous semions

Alors on nous accorderait.

Oui,
on nous accorderait,

et dans tous les cercles de la nuit,
des dépouilles d'éternité, des murs d'oubli.

La graisse des troupeaux brûlant sur les autels.

Ô Lune,
ma Dame,
dépouille-moi de l'intelligence.
Ce n'est pas l'intelligence qui a créé tout cela.

Je te livre.

mon corps. Que de chacune
de ses cicatrices, de sa
mémoire, et de son bonheur, s'élève
un chant de louange.

Je te livre

ma chair et ma volonté et ma raison. Que je ne sois
rien qu'une brûlure
de la férocité de ton pouvoir.

Oui. Que meure en moi tout ce qui ne sera pas louange,
tout ce qui en moi ne se prosternerait pas devant le Mystère.

Je ne veux réveiller le Dieu qui dort
dans cette lumière, mais lécher ses paupières.
S'il les levait, il m'enflammerait.

Attendre seulement sur cette plage.

Et à cette heure transie
viendrait,

d'au-delà du silence du monde,
le navire du long voyage.

Que donner au funèbre nocher ?

Je n'ai plus rien, lui diras-tu, mais
Regarde
Voici, intacte, ma joie,
et c'est ce que j'offre pour prix de ce voyage.
Ah nocher. Ne me demande pas même.
Vocat lux ultima victos
Le jour final rappelle les vaincus.

Et sur le visage de la Mort
j'ai vu couler une larme d'or.

The uncontrollable mystery on the bestial floor.
WILLIAM BUTLER YEATS